

L'INCONSCIENT FREUDIEN

INNOVE UNE NOUVELLE CLINIQUE

Gérald Morales

L'inconscient : définition générale

Freud est désigné comme l'inventeur de la psychanalyse, en aucun cas il n'a créé l'inconscient ni utilisé pour la première fois le terme. Il est nécessaire toutefois de préciser ce que ce mot désigne dans le champ de la psychanalyse où Freud et Lacan opèrent. Evitons au départ une confusion entre l'inconscient freudien et le non conscient. Pourquoi ? Parce que le problème des représentations non-conscientes existe chez les philosophes, bien avant Freud, et une des résolutions a été théorisée par Leibniz, pour ne citer que lui, avec sa théorie des « petites perceptions ». L'idée poursuivie dans cette théorie est que nous ne sommes pas toujours conscients de nos pensées, il existe une infinité de petites perceptions qui nous échappent et dont nous n'aurons conscience qu'à partir d'un certain seuil. Le passage du non-conscient au conscient est une affaire de degré de perception. C'est l'idée que reprendra Kant d'une infinité de seuil entre le pleinement conscient et le non-conscient ou inconscient. L'inconscient n'est pas ici un système à part avec son propre fonctionnement comme il le sera chez Freud. Cette confusion évitée il faut en écarter une autre, celle que l'on rencontre chez un Von Hartmann. Son livre *La philosophie de l'inconscient* publié en 1870, traduit en français en 1877, aura un retentissement considérable. Pour cet auteur l'inconscient est le fond de la vie psychique et intellectuelle. Son obscurité est une preuve de sa force et de sa vérité. Le romantisme de cette seconde moitié du XIX siècle influence et

participe à la fondation d'une des origines de la conception de l'inconscient dans notre modernité. L'autre étant un positivisme scientifique rencontré dans la psychologie de cette fin du XIX, où les recherches sur le somnambulisme, l'hypnose, sont pensées à partir d'états multiples de conscience. C'est la notion de seuil qui se retrouve ici et sans doute le terme de subconscient pourrait mieux convenir. Pierre Janet parlera d'actes « subconscients » qui seraient dus à une faiblesse psychique et à un rétrécissement du champ de la conscience.

Ces remarques préliminaires, outre les confusions ici évoquées, indiquent que le terme d'inconscient, (*Das Unbewusste*, en allemand), n'appartient pas uniquement au vocabulaire de la psychanalyse et amena, sans doute, Freud à décrire et à préciser l'appareil qu'il entend sous ce concept. D'emblée il faut dire qu'il s'agit d'un véritable système qui fonctionne avec ses propres lois et ses propres buts et n'est accessible que par ses effets. Nous devons nous dépendre de le penser comme une intériorité que l'occulte et l'irrationnel occuperaient. Ce qui empêche toute assimilation de la psychanalyse à une discipline de l'introspection, démarche bien connue des philosophes. Bien au contraire, je dirai même que l'étrangeté, voir l'extériorité qu'offre l'inconscient par le fait même qu'il soit un objet construit, n'exprime pleinement ses effets que dans le dispositif inventé par Freud de la cure analytique. C'est dans cette expérience de parole que l'analysant saisira, bien malgré lui, à quel point il est pris et aliéné par ce savoir qui lui échappe. Toute demande d'analyse est une demande de savoir que la vérité du sujet viendra au bout du compte trouver. C'est à partir des ratés de la conscience, actes manqués, lapsus, oublis de nom, que Freud découvre et construit le système inconscient. En 1900 il consacre un livre au rêve, (*L'interprétation des rêves*), où il démontrera la logique particulière de l'inconscient. Ce qui peut paraître banal aujourd'hui, ne l'est pas, car admettre que le rêve fait partie intégrante de la vie psychique, c'est supposer une continuité entre le jour et la nuit que l'individu ignore. Il n'en reste pas moins que tous ces rejets de l'inconscient sont l'expression d'un désir dont les mécanismes primaires, (condensation, déplacement,

surdétermination), travestissent le sens. A réfléchir sur ces objets que tout à chacun perçoit et rencontre dans sa vie quotidienne, c'est proposer dans le fond une nouvelle conception du fonctionnement psychique qui vaut pour tous. Ce fonctionnement n'est pas le signe d'un déficit lorsqu'il se retrouve chez l'hystérique, l'obsessionnel, le paranoïaque, etc. La grande originalité de Freud est d'avoir mis à mal toute théorie de la normalité qui ferait du patient souffrant quelqu'un qui devrait être pensé à partir d'une norme. La vie psychique est bien plus étendue que les contenus conscients, elle recouvre aussi l'ensemble des contenus inconscients et sa cohérence s'éclaire si l'on admet les processus primaires. On peut encore aujourd'hui remettre en cause les preuves de l'existence de l'inconscient, puisque celui-ci ne se démontre que de manière indirecte, le travail de la censure et du refoulement étant passé par là. On peut aussi encore reprocher à Freud, l'ambiguïté de l'emploi du terme d'inconscient comme substantif ou comme adjectif. Ces reproches possibles nous invitent à éviter toute substantification à outrance de l'inconscient et par là même toute dérive ontologique. Lacan est venu rappeler à temps la pertinence freudienne. Je le cite dans *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, (1963-64) : « L'inconscient freudien n'a rien à faire avec les formes dites de l'inconscient qui l'ont précédé voire accompagné, voire qui l'entourent encore. [...]. [II] n'est pas du tout l'inconscient romantique de la création imaginante. Il n'est pas le lieu des divinités de la nuit. [...]. A tous ces inconscients toujours plus ou moins affiliés à une volonté obscure comme primordiale, à quelque chose d'avant la conscience, ce que Freud oppose, c'est la révélation qu'au niveau de l'inconscient il y a quelque chose en tous points homologue à ce qui se passe au niveau du sujet – ça parle et ça fonctionne d'une façon aussi élaborée qu'au niveau du conscient, qui perd ainsi ce qui paraissait son privilège.» (p. 26-27).

L'inconscient : fonctionnement

Il existe une logique de l'inconscient qui n'est en rien celle d'Aristote, puisque la contradiction est possible. Le temps chronologique se substitue à une

simultanéité des événements a priori incohérents. Tout comme les lieux souvent construits d'éléments hétéroclites. Les rêves, les lapsus, oublis de nom, acte manqués, mais aussi symptômes et états morbides, manifestent l'inconscient de l'individu même si celui-ci n'en veut rien savoir. Du fonctionnement psychique Freud en proposera très vite un schéma descriptif de la lettre 52 à Fliess, (6-12-1896), au chapitre 7 de *L'interprétation des rêves*, (1900). Tout une métapsychologie se déploie et sera désignée comme la première topique, elle laissera place dès 1920 à la seconde, (Moi/Ça/Surmoi), où le terme d'inconscient ne sera plus à l'honneur comme instance puisqu'il participera en partie au Moi, au Surmoi et totalement au Ça. L'inconscient est donc un élément essentiel de la vie psychique qui renouvelle totalement l'approche de l'être humain. C'est sans doute pour cela que la théorie psychanalytique a débordé le cadre circonscrit de la cure pour entrer dans la culture et plus particulièrement dans le domaine des sciences humaines au cours du XX siècle. Cette entrée ne s'est pas faite sans déformation et laisse souvent de côté la pratique en tant que telle. Freud n'est pas un pur théoricien mais il est avant tout un clinicien qui a inventé la psychanalyse pour rendre compte de sa clinique, ceci a bien sûr son importance. Il en va de même avec Lacan, sa vaste élaboration conceptuelle ne doit pas nous faire oublier qu'il est avant tout un praticien qui passait ses journées à recevoir des patients, tous les témoignages là dessus concordent. Sa reprise de l'originalité freudienne dans ce qu'il a lui-même nommé son « retour à Freud » s'est faite dans les années 60 du siècle dernier en articulant précisément l'inconscient et la linguistique. Sans doute elle participe pour lui à une dé-imaginarisation de la psychanalyse, tombée qu'elle était, la seconde topique l'y aidant, dans une psychologie du moi. Car la psychanalyse et sans cesse « courtisée » ou « attaquée » par la psychologie et par la psychiatrie même si pour cette dernière c'est moins le cas aujourd'hui, inféodée qu'elle est aux sciences cognitives. Se maintenir dans son propre champ est un pari tenu et réussi par Lacan, ce qui donne à la France une place particulière sur la pratique même de la psychanalyse. En articulant le fonctionnement de l'inconscient avec certains concepts de la linguistique,

(signifiant/signifié, le signe saussurien), Lacan insiste sur la matérialité de l'écriture et de la lettre, structurant la logique de l'inconscient autour du signifiant. Ce que Freud a découvert avec l'inconscient c'est que le sens qui circule n'a rien à voir avec le sens commun mais est intimement imbriqué dans l'histoire d'un sujet au travers de la lettre et du mot indépendamment de la signification d'usage. Sur ce point la reprise de Lacan est de tenir à distance voire de désolidariser les deux éléments qui composent le signe linguistique que sont le signifiant et le signifié. La métaphore et la métonymie démontrent la non fixité de l'emploi du langage, l'écriture d'un rêve ne correspond pas à une clé des songes mais à un rébus. L'inconscient freudien comme l'entend Lacan est gouverné par la suprématie du signifiant sur le signifié, le sujet qui parle ne sait pas ce qu'il dit, soumis qu'il est à la logique du signifiant qui gouverne sa parole. Ce point d'entame primordial que fait Lacan dans son retour à Freud impacte de façon quasi irréversible la pratique analytique et l'approche clinique. Pourquoi ? Parce que dans la parole consciente du patient s'infiltré à son insu une parole inconsciente dont le psychanalyste doit en révéler le sens non pas en le proposant mais en scandant, c'est-à-dire en suspendant la parole du patient. C'est la scansion-coupure qui fait sens, ce n'est donc pas un rajout de sens « professé » par le psychanalyste. Nous avons là toute une conception de la direction de la cure qui repose sur une approche théorique de l'inconscient. Lacan déclare aux étudiants américains, (24/11/1975), à l'université de Yale : « En aucun cas une intervention psychanalytique ne doit être théorique, suggestive c'est-à-dire impérative. Elle doit être équivoque. L'interprétation analytique n'est pas faite pour être comprise ; elle est faite pour produire des vagues, [...] ».

Une autre conséquence étant que le dispositif de la cure, n'est pas un dispositif de confessionnal, il n'y a pas d'aveu à faire, pour la bonne raison que le patient n'est pas seulement invité à dire « ce qu'il sait », mais « ce qu'il ne sait pas ». La règle de l'association libre qui soumet le patient à dire ses pensées, sans choix ni jugement apriori, permet, dans ce défilé de mots, de saisir comment tel

ou tel signifiant véhicule le désir inconscient. Car c'est bien ce savoir inconscient qui fait souffrir le sujet et dont la cure permettra une forme de réappropriation, étant entendu que l'inconscient restera toujours l'inconscient. La fin d'une cure n'est pas la disparition de l'inconscient. Tout ceci signale à quel point la structure et le fonctionnement de l'inconscient sont soumis au langage et que, s'il s'agit dans l'interprétation analytique avant tout d'un déchiffrage sur la question du sens, ce dernier possède une butée. Car rendre compte de l'inconscient inauguré par Freud et reformulé par Lacan demande maintenant d'introduire le concept de pulsion. On peut se demander si Freud en mettant en place la seconde topique, (1920), et en propulsant sur le devant de la scène le Ça ne tente pas justement d'englober dans l'inconscient ce concept de pulsion ? Certes l'interprétation analytique peut supprimer l'inertie imaginaire dans laquelle l'analysant reste figé et les possibilités du langage, (métaphore, métonymie, polysémie, etc.), sont ce avec quoi l'analyste opèrent. Mais il y a une inertie de la jouissance qui est une des incidences de la pulsion de mort. D'où le fait qu'il ne faut jamais oublier que pour subtil et fine que puisse être l'interprétation analytique elle ne suffira pas à parcourir l'ensemble du champ inconscient. Il y a un réel, nous pouvons dire un réel de la jouissance, au-delà du langage, pour reprendre une formulation lacanienne qui a une de ses origines dans la pulsion.

La pulsion

Le terme de pulsion apparaît en 1905 dans *Les trois essais sur la théorie de la sexualité* mais il sera vraiment déplié en 1915 dans *Pulsions et destins des pulsions* et en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir*. Freud considère son travail sur la pulsion comme sa mythologie et la définit de manière générale comme une limite entre le psychique et l'organique où la représentation psychique va exprimer les excitations issues du corps. C'est donc un processus dynamique qui fait tendre l'organisme vers un but, l'excitation est interne et l'état de tension provoqué demande sa suppression. C'est dans l'objet que la pulsion atteindra son but. Freud a distingué très tôt deux types d'excitation,

l'une externe dont l'individu peut fuir ou se protéger, l'autre interne devant laquelle il ne peut se dérober et devra apporter une réponse. Ce qui est évoqué là, Freud le nomme la poussée il distinguera en 1905 trois autres caractéristiques : le but, la source, l'objet. Faisons simple et disons que la source est somatique et localisée dans une zone du corps, le but c'est la chute de la tension par la satisfaction, l'objet devenant le moyen par lequel la pulsion atteint son but. Ce qu'il y aurait à ne pas oublier c'est le caractère sexuel de la pulsion surtout lorsqu'elle est dite partielle, Freud voulant par là préciser la sexualité infantile où la satisfaction pourrait être partiellement liée à telle ou telle partie du corps, essentiellement les orifices d'ailleurs comme la bouche ou l'anus, et dont la somme s'exprimerait à l'âge adulte dans la pulsion génitale. On voit à quel point, en effet, c'est un mythe. Que la satisfaction partielle soit possible vient du fait que dans un premier temps elle s'adosse sur d'autres activités somatiques. Par exemple le besoin de se nourrir obtenu lors de l'allaitement a été une source de plaisir, du coup cette zone, la bouche, acquiert un statut de « zone érogène ». C'est par la suite que la pulsion se désolidarise de cet étayage pour devenir autonome et fonctionner de manière auto-érotique. Ce qui veut dire que la source et l'objet de la pulsion peuvent être très variable et très intimement nouer à l'histoire de l'individu pour ne pas dire à l'histoire de son corps. Freud gardera au moins jusqu'en 1920 la distinction entre les pulsions sexuelles et les pulsions d'auto-conservation du moi. Si les premières sont sous la domination du principe de plaisir, les secondes sont déterminées par le principe de réalité. Si l'on prend cette distinction du côté de l'objet, on pourra dire qu'il existe une libido du moi et une libido des objets extérieurs. Suivant les moments de la vie, voire les états morbides, il existera un retrait de la libido d'objet vers le moi qui devient, du coup, lui-même objet. En 1914 dans *Pour introduire le narcissisme*, Freud écrit : « La distinction dans la libido d'une part qui est propre au moi et d'une autre qui s'attache aux objets est la suite inévitable d'une première hypothèse qui séparait les unes des autres des pulsions sexuelles et des pulsions du moi ». C'est tout naturellement qu'un an plus tard en 1915 dans *Destins des pulsions...*, le but de la pulsion, au-delà

de la chute de la tension, sera travaillé à l'aide des notions de renversement, de retournement, de refoulement, de sublimation. Pour aboutir en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir*, à la formulation d'un principe ordonnateur de notre vie psychique dans le dualisme : pulsion de vie/pulsion de mort. C'est à partir du constat que dans la cure les choses se répètent constamment au point de parler de compulsion de répétition que Freud théorise cette pulsion de mort d'origine inconsciente qui se confronte en permanence avec l'éros de la pulsion de vie. Ce dualisme pulsionnel souvent utilisé par les commentateurs élimine quelque peu toute la richesse de ce concept de pulsion.

L'inconscient : trace, marque, lettre

Encore une fois, Lacan va débroussailler tout cela et en 1964, il fera de ce concept l'un des quatre fondamentaux de la psychanalyse. Il réintroduit la pulsion dans la logique de l'inconscient et insiste sur ce qu'il appelle un montage pulsionnel à partir du moment où il dégage la pulsion du physiologique. La pulsion est un mouvement, un trajet qui tente de combler le manque, de boucher le vide. L'objet en question qui fonctionne comme bouchon n'est pas identifiable en tant que tel et, par là même, peut être n'importe lequel, en cela il n'est pas concret et participe au réel. Tentons de déplier tout cela en reconsidérant la genèse de l'inconscient freudien d'un point de vue ontogénétique et de manière un peu plus lacanienne. Ce qui donnerait l'explication qui suit. L'inconscient freudien est constitué de traces de souvenirs, éléments premiers, purs signifiants sans signification, investis en énergie libre et établissant entre eux des relations qui n'ont pas d'autres fonctions que de désigner la place vide de l'objet perdu et de conserver la mémoire des jouissances primordiales.

Ces traces de souvenir seraient de pures inscriptions de jouissance, en tant que telles, inaccessibles à la conscience et auxquelles le sujet n'a accès qu'au travers des souvenirs. L'introduction du langage articulé, qui est une liaison d'énergie assurée par les mots, donne au moi un espace nouveau : celui de la

signification. L'humain n'a jamais affaire qu'à du signifiant significatisé. A partir du terme allemand *Vorstellung*, Lacan distinguera plus nettement que Freud la représentation d'un objet et la « représentation » (*Repräsentanz*). La signification qui court le long de la chaîne signifiante couvre la fonction de « représentation » derrière la fonction de « représentation ». Tout ceci pour subtil que cela puisse paraître, permet de penser le refoulement originaire comme point d'inscription du premier représentant de la représentation (*Vorstellungrepräsentanz*), dont les signifiants par la suite auront pour fonction de représenter. Ce qui amène à penser ce « représentant de la représentation » originaire comme un signifiant sans signifié, support à ce titre de la virtualité de toutes les significations du sujet. Ce signifiant-là est perdu, ce qui donne au sujet la détention de la cause des causes qui l'ont déterminé. C'est le temps du commencement.

En 1925, Freud reprend cette question du commencement en étudiant la fonction du jugement dans son texte sur la *Négation*. Il pense le jugement suivant deux ordres : l'un le jugement d'attribution sur les propriétés de l'objet qui se réduisent à bon/mauvais, utile/nuisible. Ce qui correspondrait, sur un plan pulsionnel, à manger/cracher, introduire/exclure, dehors/dedans. L'autre, le jugement d'existence, porte sur l'existence de l'objet, en impliquant la distinction intérieur/extérieur. A ce titre, on parle de « retrouver » l'objet. Freud, et c'est très important, hiérarchise ces deux jugements. C'est d'abord, le jugement d'attribution et dans un second temps la constitution du jugement d'existence qui s'appuierait sur le premier. Ce qui revient à dire que la représentation mentale qui est soumise à l'épreuve de la réalité n'est pas une opération de véracité mais un geste de retrouvaille. Je précise au passage que Freud lie le travail du jugement avec le travail de la pulsion. Le jugement chapeaute ce qui est d'abord et avant tout noué au pulsionnel au travers même de la phrase dans ce qu'elle a de plus grammatical à travers l'affirmation et-ou la négation.

Ce texte sur la « négation » qui est essentiel, montre que l'humain est arraché au réel lors des jugements d'attribution par l'inscription d'une première série de marquages (S1) qu'il faut concevoir comme radicalement hors représentation. Cet essai retrace comment les premières « découpes attributives », décrites en termes de pulsions orales, opèrent une série de partitions binaires sur le réel entre bon et mauvais en inscrivant simultanément les premiers signes sur le corps du sujet. L'introduction effective du sujet au langage interviendra avec le jugement d'existence quand un premier signifiant (S2) sera appelé pour assurer la « représentance » de ces premiers marquages (S1). Les découpes d'attribution et d'existence ont pour rôle d'introduire le sujet au monde de la réalité, à différencier ici du réel. Freud distinguera trois registres d'inscription :

Le premier est celui des « signes de perception » que nous identifions comme les premières représentations non représentatives. Ces inscriptions primordiales sont antérieures à la constitution de l'inconscient et adviennent sans effet de temporalité.

Le registre des souvenirs, soumis au principe de causalité et donc à la temporalité, correspond aux traces de souvenirs.

Les représentations de la chose vont se trouver liées aux représentations de mots pour constituer les représentations d'objets.

L'histoire du sujet, comme on l'entend communément, s'inaugure avec les inscriptions du second registre. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y a pas de sujet avant ce moment-là, mais il faut entendre que l'histoire commence avec l'écriture, (l'inscription d'un premier trait), et que ce phénomène arrive au second registre d'inscription. C'est à ce titre que la scription (premier registre) doit être distinguée de l'écriture (support graphique du langage parlé). La chronologie du sujet s'instaure à partir de sa mémoire représentative. Il existe des témoignages de tout cela à partir de processus défailants comme dans la psychose et/ou des processus de création qui s'enracinent dans un au-delà du

langage que serait le réel. La pulsion viendrait de là mais elle ne peut être connue qu'à s'exprimer sous la forme d'un représentant. Les premières satisfactions pulsionnelles ne sont que la chute d'une tension, l'enfant se trouvant dans un état de besoin qui exige d'être satisfait. On peut reconstruire, car ce ne peut être qu'une reconstruction, cette expérience des premières satisfactions de la manière suivante : dans cet état de besoin très archaïque qu'est le nouveau né, l'objet vient à satisfaire, sans même qu'il le cherche, c'est-à-dire sans en avoir une représentation psychique. Si l'on parle de plaisir c'est parce que la tension est d'abord du déplaisir, sa disparition est source de plaisir immédiat. Cette première expérience laisse des traces mnésiques dans l'appareil psychique. Lorsque la tension réapparaît la trace mnésique sera réactivée, au point que l'enfant confondra l'image mnésique de la satisfaction réelle, soit comme le dit Freud une forme de satisfaction hallucinatoire. Ce n'est que la répétition des expériences qui fera distinction. L'objet représenté et l'objet réel ce n'est pas la même chose et c'est ce qui entraînera l'enfant dans une recherche à faire correspondre l'objet réel et l'objet représenté parce qu'il sait qu'il est source de satisfaction. Ce moment qui va de l'excitation liée au besoin à sa satisfaction via l'objet est l'essence même du désir. Ce processus dynamique qui est lié à l'investissement de l'image mnésique de la satisfaction du besoin portée par la pulsion est avant tout un processus psychique. Ce mouvement qu'est le désir ne trouvera pas *in fine* à se satisfaire dans la réalité extérieure. Ce qui fait dire à Lacan que le désir n'a pas d'objet dans la réalité. Aucun objet ne pourra jamais nous satisfaire.

La pulsion : plaisir et jouissance

Dans *les quatre concepts*, Lacan dit : « Il est clair que ceux à qui nous avons affaire, les patients, ne se satisfont pas, comme on dit, de ce qu'ils sont. Et pourtant, [...], leurs symptômes mêmes, relèvent de la satisfaction », (p.151). Qu'est-ce donc qui se satisfait, si ce n'est la pulsion ? « Cette satisfaction est paradoxale. Quand on y regarde de près, on s'aperçoit qu'entre en jeu quelque chose de nouveau, la catégorie de l'impossible. [...]. L'impossible n'est pas

forcément le contraire du possible, ou bien alors, puisque l'opposé du possible c'est assurément le réel, nous serons amenés à définir le réel comme impossible. [...]. Le réel se distingue par sa séparation du principe de plaisir, par sa déssexualisation, par le fait de son économie, par suite admet quelque chose de nouveau, qu'est justement l'impossible », (p.152). Par ailleurs si l'on sait que pour Lacan plaisir et jouissance sont à distinguer, cette dernière ne pourra s'inscrire que sous la catégorie du réel. Car la sexualité ne se réalise que par l'opération de la pulsion en tant que justement ces pulsions sont partielles. La sexualité passe par les réseaux du signifiants ce qui fait que l'objet même de la pulsion n'a aucune importance dit Freud. Ce que je veux indiquer par là c'est une certaine distinction à tenir entre sexualité et pulsion. Dire que la sexualité pour tout à chacun s'écrit dans le défilé des signifiants c'est permettre un déchiffrage lorsque celle-ci demande à être lue à travers l'écriture du fantasme. La jouissance pulsionnelle se prête moins à l'interprétation et s'offre dans une autonomie qui résiste à la signification. Le Ça freudien est bien la conjonction de l'inconscient et de la pulsion. Si le premier peut être en quelque sorte fluidifié par l'interprétation psychanalytique, la pulsion offre une inertie liée à la jouissance sur laquelle l'interprétation a peu de prise. Ce qui veut dire que le champ de l'inconscient ne recouvre pas l'ensemble de l'expérience analytique, il y a un réel qui fait limite au symbolique, (pour reprendre deux catégories Lacanienne), et l'on peut saisir pourquoi Lacan parle du symptôme comme ce que le patient a de plus réel. Le symptôme n'est pas une pure métaphore, il possède un double aspect : un message déchiffirable en cela adressé à l'autre, (à l'Autre), et une jouissance hors sens à mettre du côté du réel. Il jouit pour lui-même et ce qui insiste du côté du pulsionnel restera inapte à la symbolisation. Très tôt Freud a reconnu la valeur du compromis du symptôme, lié à un conflit intra-psychique. Certes il est lié à l'action du refoulement, il contient en lui un message à déchiffrer mais aussi il est une voie de décharge pulsionnelle en cela il a affaire avec la jouissance. Il est à ce titre une forme de substitution à la satisfaction sexuelle. La disparition du symptôme chez un patient est loin d'être évidente car il a beau en avoir une

compréhension fort juste par la mise à nue des pensées inconscientes, ce qu'il y a de jouissance le sujet n'est pas prêt de le céder tant qu'il n'a pas la garantie d'en avoir d'équivalent. L'analyse du symptôme ne se réduit pas à l'imaginaire du sujet ni au symbolique, et c'est plutôt par la pulsion qu'il tient au réel. Encore une fois précisons qu'il ne s'agit pas de plaisir mais de jouissance et que le premier est pour Lacan ce qui fait barrière à la seconde. Ce qui montre bien le peu de similitude qu'il y a entre les deux et que dans le montage pulsionnel que nous propose Lacan, l'objet, ce autour de quoi tourne la pulsion, est à mettre du côté du réel. Peut-être faudrait-il éclairer le terme de jouissance avant celui de réel ?

C'est loin d'être dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, que Freud emploie le plus le terme de jouissance mais dans *Le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. Il parle de la jouissance que l'on peut récupérer à répéter sur un nouvel auditeur, l'impression produite par un mot d'esprit. Certes si la première fois, le mot d'esprit fait rire, lorsque je le répète, j'en récupère une jouissance par l'effet de surprise sur cet nouvel auditeur. D'où cette conjonction entre jouissance et répétition qui sera accentuée dans la pulsion de mort dans *Au-delà du principe de plaisir*. Remarquons que la jouissance ici évoquée est dans l'ordre de la parole, ce qui voudrait dire qu'il n'y aurait pas que de la jouissance sexuelle ou que celle-ci peut se glisser dans la grammaire de la phrase comme j'ai pu le dire plus haut à propos du texte de Freud sur la négation. De la jouissance sexuelle comme absolue Freud construit un mythe celui du père de la horde sauvage et primitive, qui jouissait, à son gré, de toutes les femmes. Du coup, les fils sont forcément contraints et frustrés dans leur jouissance. Cette modalité ici décrite de la jouissance est un temps mythique, d'avant l'Œdipe puisqu'elle n'est pas inscrite dans la loi, c'est en cela qu'elle est absolue. Le meurtre du père ouvre un temps historique, le temps de l'Œdipe. Un temps où la loi s'introduit dans la jouissance pour que la mère soit interdite aux fils. Cet interdit de l'inceste est la condition de la parole. Ce qui met la mère dans un lieu occupée par la Chose, ce lieu vide,

hors-signifié antérieur au refoulement, d'une jouissance absolue. Cette jouissance sexuelle qui était la jouissance absolue n'est plus possible, c'est ce que marque le temps de l'Œdipe. Ce qui rend disjoint sujet et jouissance, ce qui rend disjoint sujet et sexuel, ce qui en langage lacanien marque la différence entre symbolique et réel. Dans le réel le sexuel se loge mais alors sans sujet puisque lui dépend du signifiant et donc du symbolique. J'ai déjà précisé que Lacan fait de la pulsion une jouissance de bord, bord des orifices. Reléguant l'objet qu'il nommera l'objet a, à l'intérieur de cette vacuole que le trajet de la pulsion écrit.

L'objet a

Pendant un temps de son enseignement Lacan va considérer cet objet a comme objet-cause du désir, à partir de 1968, en s'appuyant sur Marx cet objet deviendra un plus-de-jouir. Dans son commentaire qu'il fait du Banquet de Platon dans le séminaire sur le *Transfert*, Lacan parle de l'agalma comme l'objet qui représente l'idée du Bien. C'est le bon objet qui deviendra l'objet du désir, l'objet a qui se dérobe sans cesse et qui en devient la cause du désir. Dans une référence aux travaux d'Abraham et de Mélanie Klein qui développèrent à la fois l'idée d'un objet partiel, (se référant ainsi à la pulsion partielle chez Freud), et de bon et mauvais objet, Lacan saisira quatre objets a : le sein, les fèces, le regard et la voix, qui sont pour lui comme des éclats de l'objet. Si Lacan parle de l'objet a comme vide c'est parce qu'il y réfère le trajet de la pulsion qui tourne autour de son objet sans le saisir. Il est nécessaire de rappeler que dans un premier temps de son enseignement, aux quatre objets a déjà nommés, se rajoutait le rien. Que je rapproche ici du vide en précisant que cet objet n'est pas concret, n'est pas mondain, n'est pas spécularisable. Dans son séminaire *L'Identification*, (1961-1962), Lacan a beaucoup insisté sur ce reste dans l'investissement de l'image spéculaire du petit homme. Tout ne se reflète pas dans le miroir, tout n'est pas visible. Pas de représentation possible de l'objet a, Lacan dit que « c'est un objet dont on n'a pas d'idée ». Toute la difficulté conceptuelle est de saisir que pourtant il n'est pas rien. Que

l'on me permette ici d'être précis, ne serait-ce pour illustrer que dans l'enseignement de Lacan existe souvent de façon implicite un arrière-fond constitué de multiples références solides. A propos de l'objet a comme rien Lacan fait le lien avec *La Critique de la raison pure* de Kant, lorsque dans la séance du 28-11-1962, il parle de l'objet a comme non spécularisable qui « échappe aux lois de l'esthétique transcendantale ». C'est un rapprochement fait avec une des formes du rien que développe Kant dans sa *Critique...* Lacan a été intéressé par les dernières pages de l'analytique transcendantale où Kant propose la division du concept de rien. Pour aller à l'essentiel, je dirai que le rien peut être rangé sous quatre possibilités :

1. Un concept vide sans objet, (*ens rationis*)
2. Un objet vide de concept, (*nihil privativum*)
3. Une intuition vide sans objet, (*ens imaginarium*)
4. Un objet vide sans concept, (*nihil negativum*)

Et Kant de préciser : « On voit que l'être de raison (n°1) se distingue du non-être (n°4) en ce qu'il ne peut être rangé parmi les possibilités, n'étant qu'une fiction (bien que non-contradictoire), tandis que le second est opposé à la possibilité, le concept se détruisant lui-même. Mais tout deux sont des concepts vides. Au contraire le *nihil privativum* (n°2) et l'*ens imaginarium* (n°3), sont des *data* vides pour des concepts. [...]. La négation aussi bien que la simple forme de l'intuition, sans un réel, ne sont pas des objets ». Dans un souci, rappelé par Kant lui-même, de séparer le possible de l'impossible, les catégories offrent une conceptualisation de l'objet indépendamment à la question de savoir s'il est quelque chose ou rien. Penser le rien sans pouvoir pour autant s'appuyer sur l'expérience, c'est le cas de la figure n°1. Si la négation n'est rien par rapport à la réalité qui est quelque chose, c'est le cas n°2. L'intuition est quelque chose mais n'a pas d'objet en tant que tel qui correspond, c'est le cas n°3. Et puis le cas n°4, je cite Kant : « L'objet d'un concept qui se contredit lui-même n'est rien, parce que le concept rien est impossible : telle est pour exemple une figure rectiligne de deux cotés ». Soit

comme il est dit un objet vide sans concept. Ce rapprochement entre le *nihil negativum* et l'objet a insiste sur son irréprésentabilité. Ce qui clairement l'exclut de l'imaginaire et donne un exemple de la connaissance précise que peut avoir Lacan des philosophes.

A partir de 1968, en s'appuyant sur Marx cet objet deviendra un plus-de-jouir. Dans le *Capital* Marx décrit le contrat qui lie le capitaliste et le travailleur. Le premier offre les moyens de production et le second sa force de travail. Ce qui n'est pas dit dans ce contrat, c'est la plus-value pour le capitaliste que produit cet échange. D'où cette homologie que propose Lacan entre la plus-value de Marx et le plus-de-jouir, le nouveau nom de l'objet a. Cet objet que nous avons articulé avec la pulsion conduit à séparer deux choses dans l'expérience analytique. D'une part tous les effets de sens possibles de l'inconscient produit par la parole et avec laquelle l'analyste opère dans l'interprétation et d'autre part les modes de jouissance qui échappent à la parole mais qui sont à l'œuvre dans le symptôme et résistent à l'analyse. Mon insistance sur la jouissance et sur l'objet a est aussi une façon de se démarquer du champ de la psychologie. Cette dernière est toujours à même de surajouter du sens au sens et ceci peut être sans fin. Tenter d'expliquer, car c'est bien ce que le patient demande, pourquoi c'est ainsi pour lui et une voie, au final, sans issue. Le psychanalyste le sait bien qui ne va pas sans laisser compter sur cette surenchère possible et bien plutôt interpréter l'insensé d'une telle demande, car aucun signifiant ne peut représenter le sujet. Et puis surtout l'analyste n'est pas dupe, en cela il suit la leçon de Freud, de la part de jouissance dans toute souffrance, ce qui fait que le patient malgré ce qu'il dit n'est pas prêt de lâcher son symptôme. Il y a là un aspect à la fois théorique et clinique épineux qui désole au bas mot le patient, c'est la répétition.

La répétition

Très tôt dans son œuvre, (lettre à Fliess, 6/12/96), Freud remarque la répétition, chez le patient, d'incidents et d'événements presque de manière

inexorable qui, s'ils ont eu lieu de manière plaisante dans un premier temps, par la suite réapparaissent déplaisants et peuvent donner naissance à des compulsions. D'où souvent le terme de compulsion de répétition lorsque l'on évoque le fonctionnement de l'obsessionnel. Ce terme de compulsion qui traduit le mot allemand de *Zwang* rattache la répétition à l'aspect pulsionnel puisque ce terme contient l'idée d'impulsion, de force interne. La répétition aurait donc quelque chose d'inexorable et de contraignant. Freud en fera un concept à part entière dès 1914, repérant ainsi son importance dans la cure liée qu'elle est au transfert. Il écrit : « C'est dans le maniement du transfert que l'on trouve le principal moyen d'enrayer la compulsion de répétition et de la transformer en une raison de souvenir. Nous rendons cette compulsion anodine, voire utile, en limitant ses droits, en ne se laissant subsister que dans un domaine circonscrit. Nous lui permettons l'accès du transfert, cette sorte d'arène, où il lui sera permis de se manifester dans une liberté quasi-totale et où nous lui demandons de nous révéler tout ce qui se dissimule de pathogène dans le psychisme du sujet ». C'est bien l'aspect de retour du refoulé que revêt le mécanisme de répétition. Cependant un résidu pulsionnel persiste que Freud identifiera en 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir* comme participant à la pulsion de mort. Cette force pulsionnelle qui produit la répétition souvent de la douleur n'est pas selon Freud sans produire du plaisir, (le mot de jouissance serait plus éclairant), qui vise un état de non-vie. On retrouve là une conception de Freud, comme quoi ce qui est déplaisir dans un système de l'appareil psychique est plaisir dans un autre et qu'il y a une poussée sans fin et sans limite à répéter la jouissance qui au final fréquente la mort. Tout cela est le versant clinique du concept. Il y a un versant plus théorique que Lacan va développer à partir du trait unaire dans le séminaire sur *L'Identification*, en mentionnant qu'une série de traits identiques malgré leur mêmeté sont différents. C'est à l'époque sa tentative pour définir le signifiant comme pure différence à partir d'un matériau préhistorique, une côte de cervidé sur laquelle est incisée une série de traits répétés identiques et parallèles, (séance du 6/12/1961). Je ne peux ici exploiter tout l'enjeu de cette première écriture

préhistorique, mais ce que je dirai c'est qu'il y a répétition du même qui, par le seul processus de répétition, introduit dans ces traits semblables une différence qui les rend non identiques sans pour autant rien enlever à leur même. Il y a pour Lacan de la nouveauté dans la répétition, car répétition du même et différence ne sont pas impossibles. Mais l'on pourrait se demander et cela nous ramènerait à la clinique : répétition de quoi et pourquoi ? La compulsion de répétition se structure autour d'une perte dans la mesure où ce qui se répète ne coïncide pas avec ce que cela répète. Quelque chose est perdue, cet objet premier, *Das Ding*, la tendance à retrouver fonde la tendance à répéter, ce qui veut dire que la répétition n'est pas uniquement morbide et symptomatique elle est aussi un fait de structure du fonctionnement psychique. Freud écrit dans *Au-delà du principe de plaisir* : « Une représentation théâtrale n'arrive jamais plus à produire la seconde fois l'impression qu'elle avait laissée la première : en fait, il est difficile de décider un adulte qui a beaucoup aimé un livre à le relire aussitôt en entier. La nouveauté sera toujours la condition de la jouissance ». Et cette nouveauté se cherchera dans la répétition, si l'on suit l'exemple donné par Freud, on tentera en revenant au théâtre à ressentir l'impression des premières fois. Se répétera donc la tentative de retrouver ce qui a déjà eu lieu et qui est à tout jamais perdu. La recherche de la jouissance par des procédés et des frayages qui nous l'ont fait vivre ne peut être que répétitif. Cet exemple est aussi une manière de reprendre l'ambiguïté que Lacan a dissipée entre jouissance et plaisir. S'il dit que ce dernier est un rempart contre la première, ce n'est pas pour rien. Etre dans la recherche du plaisir « plaisant » ce n'est pas poursuivre ce qu'il y a de morbide dans la jouissance que le toxicomane, par exemple, connaît bien. Que l'angoisse soit alors l'affect qui accompagne la jouissance ce n'est pas surprenant car il est le seul affect qui ne trompe pas, et là encore, le rapport à l'objet a son importance. Sans doute l'objet du plaisir est désignable, l'objet de la jouissance c'est moins sûr, si tentait que ce ne soit pas le manque d'objet qui opère dans ce cas là. Arrêtons-nous sur l'angoisse pour éclaircir cette problématique autour de la jouissance. On sait que Freud a justement distingué la peur, de

l'angoisse, en définissant cette dernière comme étant une peur sans objet. L'angoisse est ce sentiment diffus, condensé, qui nous fait ressentir ce qu'il y a d'inconnu, de vide en nous, d'incomplet. J'illustre cette idée par une citation de Louis Althusser dans *L'avenir dure longtemps* (1992), : « C'est alors que je connu la première de mes dépressions. J'en ai tellement connu, et de graves, de si dramatiques depuis 30 ans (j'ai bien dû rester 15 ans soit dans les hôpitaux soit dans les cliniques psychiatriques, et j'y serais certainement encore sans l'analyse), qu'on me permettra de ne pas en parler. Comment d'ailleurs parler de l'angoisse qui est proprement intolérable, touche l'enfer, et du vide qui est insondable et effrayant, (p.314) ». Cet affect que Freud dit être éprouvé par tout humain, est avant tout ressenti par et dans le corps. C'est d'ailleurs toujours la description faite par les patients, l'angoisse est nouée au corps et elle peut être insupportable au point de rendre le temps comme suspendu. Ce qui pourrait se formuler en disant que l'angoisse est le temps du présent voulant dire par là que l'humain est avant tout psychiquement dans le passé ou dans le futur. Rarement une sensation qui tient du présent est perceptible si ce n'est justement l'angoisse. Le « Ça ne passe pas » veut bien dire que nous y sommes dans ce présent. L'apparition de l'angoisse relève de deux grandes familles de cause :

Soit rien ne manque et c'est pourquoi Lacan la définit comme le manque du manque.

Soit l'angoisse est causée par l'approche d'une jouissance en tant qu'inconnue.

Le fonctionnement homéostatique du sujet se fait grâce au fantasme, c'est à travers cela qu'il appréhende la réalité et ce qu'il en est de sa sexualité. Quelque fois, l'imprévu fait irruption, le fantasme ne suffit plus à assurer les retrouvailles du sujet avec lui-même et c'est alors l'angoisse. Ce déclenchement se fait toujours par la rencontre du sujet avec une jouissance inconnue de lui. Cette seconde grande cause du déclenchement de l'angoisse

me permet de préciser rapidement ce qu'il faut entendre par fantasme. C'est dans ce remarquable texte de 1919, *On bat un enfant*, que Freud formalise ce qu'est le fantasme et non pas les fantasmes. Cela fait suite au constat des impasses d'une cure si l'on reste focalisé uniquement par la disparition des symptômes. Freud montre que le fantasme noue deux choses très différentes que sont la satisfaction d'une zone érogène avec la représentation d'un désir. Ce fantasme est une écriture formalisée par Lacan, s barré poinçon a, avec une prévalence imaginaire puisque des histoires se racontent mais que surtout le sujet n'est lié à l'objet par aucune relation naturelle ni par l'intermédiaire d'aucun besoin. On retrouve là, la pulsion qui arrivera à se satisfaire à travers le fantasme et qui indique combien chez l'humain la sexualité est d'ordre pulsionnel. Rien de biologique, mais une sexualité qui se règle sur la fantasme masquant au sujet à quel point il est pris par le signifiant sans remarquer qu'il est barré, c'est-à-dire soumis à la logique signifiante de la castration. On retrouve là une forme d'inertie répétitive du fantasme. Le sujet ne sait pas à quel point il est régit par le fantasme, par son fantasme, dans son écriture qui ne vaut que pour lui. Imageons cela en disant que le fantasme est la fenêtre par laquelle il voit le monde et nous comprenons alors que l'apparition dans ce cadre de ce qui n'est pas prévu provoquerait l'angoisse.

Mais je me dois de revenir sur ce que j'ai pu dire précédemment sur répétition et transfert, l'occasion d'évoquer ce qui fait l'essence même de la cure.

Le transfert

C'est bien par une demande de savoir que s'instaure une cure. L'analyste est mis à une place de savoir que le patient lui prête. Pour saisir l'enjeu du transfert il est bon de différencier la place et celui qui l'occupe soit l'analyste en tant que personne. La règle fondamentale de l'association libre énoncée par l'analyste à l'encontre de la parole de l'analysant va entraîner deux effets essentiels.

Le premier est le constat de l'extrême contrainte de la parole. Non seulement le sujet ne dit pas ce qu'il veut mais surtout il en dit plus qu'il ne voulait en dire. A son insu quelque chose se dit dans sa parole que l'analyste par son écoute peut lire. Et ce qu'il lit c'est d'abord l'insistance de l'inconscient par la répétition.

Le deuxième effet est l'aspect curatif de la parole. Celui qui parle peut se sentir mieux à l'avoir dit. Mais que ce dit se répète montre qu'il ne suffit pas de le dire pour que cela disparaisse. Car l'histoire du sujet apparaît souvent pour celui qui la vit comme la répétition de ce qui lui échappe. Ce qui veut dire que pour la psychanalyse le transfert est forcément le lieu de la répétition. Par là même la personne de l'analyste va devenir le support de représentations inconscientes. Là encore c'est la place plus que la personne qui va jouer à partir du moment où l'analyste évite une présence massive de ce qu'il est. C'est plus à un effacement de sa personne qu'il doit l'apparition de phénomènes transférentiels. Ce n'est pas pour rien que Freud a inventé ce dispositif spatial du divan et du fauteuil, pour minimiser en évitant le face à face toute projection imaginaire sur la personne de l'analyste. J'insiste donc sur cette clinique de la cure pour la penser en terme de place avant tout et non pas de personne. Sachant que généralement vous n'allez pas rencontrer tel analyste par hasard mais que sur son nom déjà du transfert il y a. La répétition s'exprime donc à travers le transfert et l'analyste ne doit en rien s'opposer à celle-ci en intervenant par une lassitude ou en y mettant son grain de sel. Le processus de répétition engendré par la règle fondamentale de l'association libre ne doit pas être contrecarré. Lacan a très tôt critiqué ceux et celles qui théorisaient les résistances dans l'analyse pour dire : « Il y a pas d'autres résistance à l'analyse que celle de l'analyste lui-même », (*Les Ecrits* p.525).

Même si la répétition est essentielle au transfert elle ne peut cependant rendre compte de l'ensemble de la pratique psychanalytique. Ou alors à dire comme le dira Freud que le transfert est le lieu de l'expression de la répétition mais aussi qu'il engendre la répétition. En quoi ? Par l'amour qu'il provoque, d'où

l'expression de Freud, d'amour de transfert. Ce qui s'explique par le fait que le transfert lié aux places respectives que j'ai évoquées renvoie l'analysant à rejouer les différents moments de son histoire sans même qu'il le sache. Son désir s'y trouve impliqué à son insu. D'où l'étendue des sentiments que peut provoquer le transfert, si l'on parle d'amour de transfert cela peut être aussi de l'agressivité voire de la haine. L'analyste provoque des émotions parce qu'il se tient à cette place là, c'est donc lié à sa présence et à sa fonction. Si l'analysant « aime » son analyste c'est parce qu'il lui a confié et posé une question sur ce qu'il ne sait pas de lui. Pour qu'il y ait une demande d'analyse il faut certes de la souffrance mais aussi un questionnement. Si la demande d'analyse est une demande d'aide c'est surtout une question à l'analyste en raison de son supposé savoir sur l'inconscient. Ce qui me fait dire que le patient ramène toujours en analyse son réel, c'est-à-dire ce qu'il ne peut assimiler. Le réel peut se définir comme ce qui est inassimilable. C'est d'une façon ce que joue, ce que mise au début de la cure l'analysant soit : ce qu'il ne sait pas, il le suppose à son inconscient et le transfert à son analyste. Ce qu'il ne sait pas peut se décliner sur trois registres :

Le sens de son existence.

La vérité de son désir.

Ce qui le fait jouir.

Au départ, bien sûr, l'analyste ignore le contenu de ces registres mais ce qu'il connaît c'est le mécanisme de la cure. C'est la place qu'il occupe qui provoque cela et non pas ses qualités d'analyste. Cela ne veut pas dire qu'il doit se taire, il est même tenu de répondre. A cet amour de l'analysant il répond en terme de savoir. Son interprétation vise à faire que ce savoir fasse vérité chez l'analysant. Nous ne sommes pas ici dans l'esprit d'une communication intersubjective qui pour un psychanalyste est un leurre et le transfert apporte bien la preuve que l'analysant s'adresse à travers l'analyste à un autre, au grand Autre, dira Lacan. Le savoir ne faisant que médiatiser ce que l'analysant

prend pour des signes du grand Autre. Mais il ne faudrait pas croire, même une fois que l'analysant ait intégré et expérimenté à quel type de mise au travail une cure opère, que le déroulement d'une analyse soit sans fluctuation ni arrêt. Pour une raison assez simple c'est que le patient entrevoit que les causes de sa souffrance sont aussi douloureuses que la souffrance elle-même. Le symptôme est un moyen certes coûteux mais un moyen de confort tout de même. Quand au moment de stagnation dans une cure, Lacan écrit : « Le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, du mode permanent selon lesquels il constitue ses objets », (*Les Ecrits*, p.225). Autrement dit ces temps où dans le transfert s'interrompt les associations, les « moments de stagnation », loin d'être des temps morts ou perdus pour le patient sont au contraire des espaces où pointe un matériel psychique celui de la relation à l'objet, c'est-à-dire au fantasme. Comme je l'ai dit plus haut l'écriture du fantasme stipule le lien du sujet à l'objet. Qu'il ignore quel objet cause son désir au point de le rendre silencieux ne doit pas entraîner un regain de présence de la part de l'analyste. L'avancée de la cure voire sa fin est pour l'analyste une destitution de sa place de sujet supposé savoir. La cure trouve sa solution dans la reconnaissance par le patient de la limite à donner à ce savoir. Encore faut-il que cette limite soit aussi celle de l'analyste. Cette façon de parler de la cure au travers du transfert montre bien l'approche caractéristique de l'analyse, qui n'est en rien ce que l'on appelle communément une relation d'aide. C'est une expérience de parole qui montre à quel point le sujet est aliéné au signifiant et à ses représentations inconscientes. Le cadre précis de la cure permet de mettre à jour ce que souvent l'analysant vit comme une révélation mais qui n'était en fait qu'un jeu où il était dupé par son inconscient. Là dessus Lacan a été très tranchant et polémique à refuser de penser la cure comme un renforcement du moi à des fins de maîtrise des pulsions, dans le but d'une meilleure adaptation à la réalité. Bien au contraire le sujet en tant qu'il est assujéti à la parole, existe de n'être pas c'est-à-dire qu'il se constitue de sa carence même, on est bien loin d'une maîtrise du moi. Ce que j'indique encore une fois c'est à quel point une lecture

à la lettre de l'inconscient freudien comme le propose Lacan implique une clinique dans ce qui s'appelle ici la direction d'une cure. Au-delà des caricatures de comportements de certains lacaniens, la découverte de Freud et restée, grâce à Lacan, révolutionnaire. Que du coup certaines de ses formules fassent slogans, pourquoi pas ? Encore faut-il comprendre à quoi elles correspondent.

Il y en a sans doute une qui s'articule avec ce qui vient d'être dit dans les pages précédentes et qui percute les esprits par son apparente aberration : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Pourquoi je choisis celle-ci ? Parce qu'elle ne nous éloigne nullement de ce qui guide notre texte soit pointer l'originalité freudienne dans l'après-coup de la reprise lacanienne. La primauté de la sexualité dans le fonctionnement de l'inconscient a été, on le sait, un des rejets au moins dans un premier temps de la psychanalyse. Taxé de pansexualisme, on se demande si même aujourd'hui aborder l'enfant comme un pervers polymorphe est entendable ? Une remise en perspective historique qui rend Lacan pas plus scandaleux que Freud. Par ailleurs, la clinique de la cure vient buter sur le réel de l'inconscient, que cela prenne la forme de la jouissance pulsionnelle résidu du symptôme ou l'impossible constat qu'entre les sexes ça ne va pas. Ce réel, de quoi s'agit-il, puisque je l'ai indiqué précédemment comme l'inassimilable pour le patient ?

Je partirai, sans faire ici référence aux nombreux commentaires de cette formule : « il n'y a pas de rapport sexuel » par une citation d'Alain Badiou qui a lui-même avec Barbara Cassin dépliée cette formule dans un livre : *Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur « L'Étourdit » de Lacan* », (Fayard, 2010). Ce philosophe à suivre la thèse de Lacan sur un accès au réel non par le non-sens mais par l'absence de sens, écrit : « [...], la distinction entre absence et non-sens, vous n'en n'avez d'intelligence que dans sa corrélation au sexe. Plus précisément, dans sa corrélation avec ce qui constitue tout le réel de l'inconscient, et qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Le sexe propose, si je puis dire « à nu », le réel comme impossible propre : l'impossibilité du rapport.

L'impossible, donc le réel, est ainsi corrélé à l'ab-sens, nommément l'absence de tout rapport, ce qui veut dire l'absence de tout sens sexuel », (p. 111). Est là bien dit qu'il n'y a aucun sens à chercher dans le sexuel malgré l'intérêt que l'humain peut lui porter et je rajoute que ce sexuel est en défaut d'écriture lorsqu'il s'agit d'amour. Tout ceci mérite explication et je commencerai par éclairer ce qu'il en est du réel chez Lacan.

Le Réel

Il est ce réel qu'un des piliers de l'édifice catégoriel dont les autres sont le symbolique et l'imaginaire, écrit avec des majuscules comme je le ferai dorénavant. Dès 1953, lors d'une conférence prononcée le 8 juillet à la Société Française de Psychanalyse, sous le titre : « Le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel », les trois catégories sont conjointement énoncées. A ce titre fait écho celui du séminaire de 1974-1975, *R-S-I*. Ce qui indique une forte imbrication, un nouage de ces trois domaines, voir toute la théorie des nœuds développée à partir de 1972. Exemples de cette interdépendance :

Séminaire, *L'Angoisse*, séance du 27 février 1963 : « C'est ça qui saute aux yeux avec l'intervention du Réel. Le Réel renvoyant le sujet à la trace, abolit aussi du même coup ; car il n'y a de sujet que par le signifiant, que par ce passage au signifiant : un signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ».

Séminaire, *R-S-I*, séance du 2 décembre 1974 : « Le symptôme est de l'effet du symbolique dans le Réel ». Séance du 13 mai 1975 : « Chacun sait ce qui intéresse le corps au moins dans la perspective analytique, c'est le corps en tant qu'il fait orifice, que ce par quoi il se noue à quelque Symbolique ou Réel dont il s'agisse c'est justement le nœud, de la mise en évidence d'un cercle, d'un orifice, que l'imaginaire est constitué ».

Trois citations parmi bien d'autres possibles de l'incidence d'une catégorie sur l'autre. Ce qui veut dire que parler du Réel mérite toujours quelques précautions puisque celui-ci ne fonctionne jamais tout seul. Ceci étant le Réel

qu'élabore Lacan s'oppose radicalement à la réalité, dans la séance du 28 novembre 1956 du séminaire *La relation d'objet et les structures freudiennes* : « Quand on parle du Réel on peut viser plusieurs choses. D'abord l'ensemble de ce qui se passe effectivement, c'est la notion de réalité qui y est impliquée dans le terme allemand qui a là l'avantage de discerner dans la réalité une fonction que la langue française permet mal d'isoler, la *Wirklichkeit*, c'est ce qui implique en soi toute possibilité des faits de *Wirkung*, l'ensemble du mécanisme [...], l'ordre d'effectivité ». En 1974 dans *Télévision*, Lacan parle de la réalité « comme grimace du Réel », et en marge de cette expression : « Le peu que de la réalité tient au Réel », (p.14). Le Réel n'est pas la réalité, à ce premier point s'ajoute un second le rapport au hors sens qu'il entretient. Dans la séance du 11 mars 1975 : « Le Réel, on peut le concevoir que c'est l'expulsé du sens, c'est-à-dire l'impossible comme tel, c'est l'aversion du sens ». Parce que le sens est chez Lacan en relation avec le Symbolique et l'Imaginaire, d'où le symptôme comme ce qui du Réel offre une prise au sens : « C'est dans le symptôme que nous identifions ce qui se produit dans le champ du Réel », séance du 10 décembre 1974. Ce maintien dans le hors sens du Réel n'est que le corollaire d'une position différentielle d'avec la réalité même si le symptôme offre un bout de Réel. On sait que chez Lacan le symptôme est essentiellement métaphore et que le travail de substitution dans la chaîne signifiante supposera une interprétation. Par contre comme j'ai pu le dire plus haut, tout n'est pas métaphore il ya un reste pulsionnel qui a avoir avec le corps et le Réel. Ce reste est justement ce qui du corps ne se reflète pas dans l'image spéculaire, soit nommément l'objet petit a. Que celui-ci est irréductiblement investit au niveau du corps, « au niveau du narcissisme primaire, au niveau de ce qu'on appelle auto-érotisme, au niveau d'une jouissance autiste », (séance du 5 décembre 1962). Ce non reflet de l'objet petit a n'est donc pas pris en charge par l'imaginaire et nous pousse dans le hors monde. Que tout ceci soit coloré d'angoisse c'est explicitement dit par Lacan dans la séance du 21 décembre 1962 : « C'est ce reste, c'est ce résidu non imaginé du corps qui vient par quelque détour, [...], ici se manifester de cette

façon qui nous intéresse et d'une façon qui pour n'être pas spécularisée devient dès lors irrepérable : c'est une dimension de l'angoisse effectivement de ce défaut de certains repères ». Pour rester succinct et ressaisir ce qu'il en est ici du Réel, je dirai donc qu'il est hors champ de la réalité sans prise par l'imaginaire, en lien avec le corps par ce qu'il contient de jouissance pulsionnelle. Il est de l'ordre de l'innommable dans le double sens d'une impossibilité à nommer mais aussi au-delà de ce qui est supportable dont aucun « nom » ne saurait à même de porter ce qu'il est. L'angoisse comme signal devant ce danger le plus originel, le plus insurmontable, danger devant une détresse absolue sans fond. Le Réel est vraiment ce qui troue la réalité au point de rendre impossible toute nomination. Que l'écriture soit un des gestes possibles pour faire reste de ce qui autrement demeurerait sans nom, nous en avons témoignage dans les travaux esthétiques de certains patients. Que le réel inapte à la symbolisation vienne faire buter sur une forme d'impensé de la différence sexuelle, j'en trouve appui dans cette citation de Françoise Héritier : « Ce butoir [...] de la pensée est constitué d'éléments du réel, immuables, récurrents, qu'il n'est pas possible de décortiquer pour les réduire en composants plus fins et dont il faut s'accommoder, qu'il faut intégrer malgré tout dans une perspective commune dotée de sens. Dans l'hypothèse que j'établis, le tout premier butoir - au sens logique et non chronologique - est la constatation tout à fait étonnante que fait l'esprit humain de la différence sexuée : il y a toujours des mâles et des femelles. Il y a là un grand clivage cognitif qui ordonne le réel selon le critère de l'identique et du différent, fondé prioritairement en esprit sur le partage mâle/femelle », (la revue *Le Débat*, n°159, p.111 à 127). Cette citation m'ouvre le dernier point que je voudrai évoquer dans un commentaire très général de la différence sexuelle, qui est souvent parlé dans la cure comme le fait qu'entre les sexes ça ne va pas.

Il n'y a pas de rapport sexuel

Cette formule puisque c'est ainsi que je l'ai nommée ne recoupe pas ce qu'il est convenu d'appeler les formules de la sexuation chez Lacan, qui

apparaissent le 3 mars 1972 dans *Le savoir du psychanalyste*, et même si la bipartition mâle/femelle de l'identité sexuelle qui s'ordonne à partir de l'avoir phallique intéresse ce rapport. La partition biologique des sexes ne prédétermine, pas plus qu'elle ne garantit, l'identité sexuelle qui est le produit d'une identification, ce qui n'est pas la même chose. La sexualité est un procès qui porte plus sur un positionnement par rapport au phallus et à la castration. Les formules de la sexualité ont plus à voir avec la logique d'Aristote et la torsion que Lacan lui fait subir. Le - pas de rapport sexuel - cliniquement Freud l'aborde par l'hystérique et par son impossibilité à jouir. Ce constat qu'entre l'homme et la femme ça ne va pas Lacan en a tiré un : « il n'y a pas de rapport sexuel », à une époque où la soi-disant libération sexuelle battait son plein. Tout de suite ce qu'il faut lever comme ambiguïté, même si cela est une évidence, c'est que de l'activité sexuelle il y en a, sans doute ce qui manque c'est de l'harmonie voire de la complémentarité entre les sexes. Freud avait déjà remarqué le désintéressement de l'amant une fois qu'il avait joui de celle qu'il convoitait si ardemment quelques instants avant. Tout comme il remarquait la dissociation entre l'envie sexuelle pour une femme, et l'amour. Je vous renvoie au texte : *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*, chapitre IV de *La vie sexuelle*. L'incongruence des deux, (sexuel et amour), n'est pas un fait du hasard mais de structure puisque dans l'ontogenèse de l'individu les premiers choix d'objets affectifs sont liés à l'entourage alors que la recherche d'objets sexuels devra s'opérer ailleurs. Le tabou de l'inceste sépare l'affectivité de la sexualité. Dans son travail sur l'Œdipe Freud nous apprend que la sortie de ce complexe se fait par la construction fantasmatique qui représente le désir du sujet dans son rapport embarrassé avec l'objet qui sera toujours marqué d'un déficit. La reprise de Lacan de cette élaboration freudienne ne fera qu'accentuer encore la disjonction entre l'objet d'amour et l'objet sexuel. La surévaluation du premier au détriment du second explique la mise au premier plan de l'amour courtois comme mise en scène d'une sortie possible du non rapport sexuel.

D'avoir accentué l'importance du langage au point de définir l'homme comme essentiellement un être de parole, Lacan fera de toute demande une demande d'amour. Ceci insiste sur qui donne plus que sur ce qui est donné et sépare la demande du besoin. La demande est insatiable le besoin lui peut être comblé. Le manque ouvert par la demande sera emblématisé par le phallus sur lequel l'homme et la femme auront à se régler via la castration. Ce réglage marquera aussi leurs différences au point de se leurrer à penser une complémentarité possible entre eux. C'est l'amour qui va entretenir cette méconnaissance de penser que l'on peut faire qu'UN, d'où cette phrase d'*Encore* : « Je te demande de refuser ce que je t'offre, parce que ça n'est pas ça », (séance du 8 mai 1973). La déception de l'amour vient du fait que l'on pense pouvoir écrire de l'UN avec du DEUX. C'est là un impossible, même si l'amour sera la tentative avortée à l'infini d'écrire ce qui ne peut l'être.

Il n'y a pas de rapport mais de l'activité sexuelle qui est du domaine de la pulsion. Ce n'est en rien l'idée commune d'un incontrôlé mais signifie qu'il s'agit du corps, inscrit dans le fantasme, c'est-à-dire dans les défilés du signifiant. Que l'amour soit une suspension de ce trajet répété et en boucle de la pulsion autour de son objet c'est ce que chacun peut expérimenter. En cela l'amour supplée au manque de rapport sexuel et nous fait aller au-delà de nous-même pour tenter d'aborder « l'être de l'autre ».

A la suite de l'ensemble de ces pages, le lecteur pourrait penser que la psychanalyse est une cure de désillusion à finir comme je le fais sur l'amour. Il n'en n'est rien ! La cure comme clinique de la psychanalyse est avant tout une désaliénation de ses propres leurre. Notre assujettissement au langage qui est un des enseignements de la psychanalyse, nous apprend les ressources infinies de la langue et nous invite à l'art de bien dire. La disparition du symptôme nous soulage d'un superflus qui pourtant au départ nous apparaissait comme nécessaire. La découverte de Freud, retravaillée par Lacan, fait de l'inconscient non plus une inquiétante méprise mais un familier surprenant. Entre la méprise et la surprise s'inscrit l'expérience de l'analyse.

Bibliographie des principaux ouvrages cités :

FREUD :

La lettre 52 à Fliess in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979, p. 153 à 160.

L'interprétation des rêves, Paris, PUF, 1980.

Les trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1962.

Le mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient, Paris, Gallimard, 1978.

« Pour introduire le narcissisme » in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977, p. 81 à 106.

« La négation » in *Résultats, idées, problèmes*, Tome II, Paris, PUF, 1985, p. 135 à 141.

« Un enfant est battu » in *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1981, p. 219 à 245.

« Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petit Bibliothèque Payot, 1980, p. 7 à p. 83.

LACAN : (j'ai privilégié la version sténotypiste des séminaires, sinon j'indique la référence).

La relation d'objet, Livre IV, Paris, Seuil, 1994

Le transfert, Livre VIII

L'identification, Livre IX

L'angoisse, Livre X

Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Livre XI, Paris, Seuil, 1973

R-S-I, Livre, XXII

Télévision, Paris, Seuil, 1974

Encore, Livre XX, Paris, Seuil, 1975

Ouvrages consultés :

L'apport freudien, sous la direction de P. Kaufmann, Paris, Larousse, 1998.

Dictionnaire de la psychanalyse, E. Roudinesco et M. Plon, Le livre de poche, Fayard, 2011.

Introduction à la lecture de Lacan, Tome I et II. J. Dor, Paris, Denoël, 1985.
